

**OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER**

**RÉPUBLIQUE UNIE  
DU CAMEROUN**

**MINISTÈRE DU PLAN ET DE  
L'AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE**

**LE PEUPEMENT DE LA PARTIE MERIDIONALE  
DU PLATEAU BAMILEKE**

**L'EXEMPLE DE LA REGION DE BANA**



**J.C. BARBIER**

LE PEUPEMENT DE LA PARTIE MERIDIONALE DU PLATEAU BAMILEKE

---

L'EXEMPLE DE LA REGION DE BANA

---

par BARBIER J.C.

Sociologue de l'ORSTOM

Communication au Colloque International du C.N.R.S.

"Contribution de la Recherche Ethnologique  
à l'Histoire des Civilisations du Cameroun"

24-28 septembre 1973, PARIS.

COPYRIGHT ORSTOM 1974

## LE PEUPEMENT DE LA PARTIE MERIDIONALE DU PLATEAU BAMILEKE

### LE CAS DE LA REGION DE BANA

par J.C. BARBIER

Sociologue de l'O.R.S.T.O.M.

Ce texte est une partie de la communication que nous avons faite au Colloque international du C.N.R.S. : "Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun". Ce colloque organisé sur l'initiative du Professeur C. TARDITS, a eu lieu à Paris, du 24 au 28 septembre 1973. Il sera prochainement publié dans la collection des annales des colloques internationaux du C.N.R.S. Afin de ne pas faire double emploi avec cette publication, nous limiterons le texte présent à une diffusion strictement locale, c'est-à-dire aux autorités administratives et coutumières du département du Haut-Nkam, ainsi qu'aux universitaires intéressés par l'histoire du pays bamiléké.

Ce texte a été rédigé en 1973 alors que notre enquête historique n'était pas encore achevée. Nous demandons à nos lecteurs de le considérer comme provisoire. Toute critique et complément d'information seront évidemment les bienvenus.

Nous avons recueilli les traditions orales de la région de Bana auprès des chefs traditionnels de Bana, Bandoumkassa, Bakassa, Batcha, Bassap et Banka, et de leurs notables. Les chefs conquis (mfe ntie) qui ont perdu au cours de l'histoire leur pouvoir politique mais qui restent pour la plupart chef de leur quartier ont été systématiquement consultés afin de corroborer les versions officielles des dynasties régnantes. Les séances de travail ont toujours été collectives avec la participation active de nombreux notables. L'histoire en pays bamiléké joue pratiquement le rôle d'une constitution qui fonde les rapports socio-politiques des divers notables, notamment des chefs conquis, vis-à-vis du pouvoir local. Cette importance de l'histoire explique le très vif intérêt que les chefs traditionnels ont porté à notre enquête historique. Le chef des Bana,

HAPPY Joseph, fut entre autres un de nos principaux informateurs.

Le recueil des traditions orales a été fait avec la collaboration de Grégoire SOTCHOUA aide-technique de l'O.R.S.T.O.M.

Bien que notre enquête ne soit pas achevée, nous tenons à publier ce texte provisoire malgré ses imperfections afin de montrer à tous ceux qui ont collaboré à ce travail qu'il y a effectivement retour de l'information. L'histoire de la région de Bana concerne en premier lieu les habitants et les originaires de cette région, et c'est à eux que nous nous adressons par ce texte.

Cette note est un résumé historique. Nos informateurs trouveront dans une publication ultérieure toutes les données qu'ils nous ont fournies.

Nous remercions aussi les autorités administratives de la Sous-Préfecture de Bana et de la Préfecture de Bafang qui ont autorisé et aidé la réalisation de cette enquête ; ainsi que tous ceux qui ont facilité notre travail par leur accueil. Nous exprimons notamment notre reconnaissance vis-à-vis de Monsieur et Madame Kouémo qui nous ont aimablement hébergés lors de nos séjours à la chefferie Bana.

J.C. BARBIER

YAOUNDE -- Décembre 1974

PLAN

LE PEUPELEMENT DE LA PARTIE MERIDIONALE DU PLATEAU BAMILEKE

LE CAS DE LA REGION DE BANA

I) ETAT D'AVANCEMENT DES ETUDES HISTORIQUES SUR LE PAYS BAMILEKE

- A - Une pénétration coloniale relativement tardive
- B - Les premières monographies de chefferie 1936-39
- C - Des présupposés scientifiques
- D - Méthodologie d'une enquête historique en pays bamiléké

II) BANA, CHEFFERIE CONQUERANTE

- A - La fondation des chefferies Bakassa, Bandoumkassa et Bana
- B - Les mouvements migratoires qui ont peuplé la région de Bana
- C - La participation à l'économie de traite
- D - Procès de centralisation politique au XIXe siècle
- E - La politique expansionniste de Bana et de Banka au XIXe siècle.

LE PEUPEMENT DE LA PARTIE MERIDIONALE DU PLATEAU BAMILEKE  
LE CAS DE LA REGION DE BANA  
-----

I) ETAT D'AVANCEMENT DES ETUDES HISTORIQUES SUR LE PAYS BAMILEKE

L'histoire du pays bamiléké n'a pas encore fait l'objet d'une étude systématique, et elle accuse un net retard en ce domaine par rapport aux régions voisines ethniquement apparentées : celle de Bamenda qui a bénéficié dès les années cinquante des travaux d'anthropologues anglais(1), et le pays bamoun où le Sultan NJOYA fit procéder lui-même à la transcription des traditions orales (2). Plusieurs raisons peuvent expliquer ce retard :

A. Une pénétration coloniale relativement tardive

La pénétration allemande sur les plateaux de l'Ouest du Cameroun décrivit un arc de cercle de Bali à Fouban et ne toucha pas directement la partie méridionale du plateau bamiléké. Loin des forts militaires installés dans la plaine des Mbo, à Dschang, à Bamenda et à Fouban (3) l'encadrement des populations bamiléké restait très faible. Un tel encadrement n'était d'ailleurs pas indispensable à l'époque puisque l'administration coloniale se contentait d'établir des relations privilégiées avec les chefferies les plus puissantes - l'accord de ZINTGRAFF et du Fon GALEGA de Bali en est le prototype - celles-ci étant chargées d'acheminer la main-d'oeuvre vers les grandes plantations de la région de Buéa et les chantiers routiers et ferroviaires. C'est seulement lorsque les commerçants ne se sentirent plus en sécurité que la partie méridionale du plateau bamiléké fut déclarée zone d'insécurité en 1907, et qu'une opération de pacification, connue sous le nom de l'Expédition Nkam-Noun, fut lancée à partir de Dschang en octobre 1909. Elle aboutit, en février 1910 à la construction du fort militaire de Bana (4). C'est donc très tardivement que cette région

- 
- (1) KABERRY Phyllis - Women of the Grassfields - Colonial Office, Londres 1952. En 1967, le même auteur et E.M. CHILVER présentaient un tableau historique de l'ensemble de la région de Bamenda: Traditional Bamenda - The pré-colonial history and ethnography of the Bamenda Grassfields -
  - (2) NJOYA - Manuscrit inédit sur l'histoire et les coutumes des Bamoun 1921, Fouban, archives du Palais du Sultan. Ce texte sera traduit par le Pasteur Henri MARTIN et édité en 1952 par l'IFAN : Histoire et coutumes des Bamoun
  - (3) ZINTGRAFF atteint Bali en janvier 1889, et le fort de Dschang fut fondé en 1903 par le lieutenant LAUGHED après une tournée dans la région de Fontem. Les chefferies bamiléké septentrionales furent visitées dès 1902 par le Lieutenant SHUMPELL à partir du fort de Bamenda. En 1906, Fomopéa, au sud de Dschang sera atteinte par l'expédition du Manengouba.
  - (4) Le poste de Bana, qui dépendait du "Bezirk" de Dschang, avait à sa tête un lieutenant assisté d'un sergent, et disposait d'une troupe de 25 hommes.

fut sous l'observation directe des Allemands. Elle ne le resta que peu de temps car ces derniers laissaient la place aux Alliés en décembre 1915. En dehors de l'axe Bangangté-Bazou, emprunté par HITLER en 1903 lors de son voyage Foumban-Yabassi, la partie méridionale du plateau bamiléké ne bénéficia donc pas des premières expéditions allemandes particulièrement riches en observations.

**B. Les premières monographies de chefferie 1936-39**

Les premiers documents substantiels datent donc, pour notre région, de l'administration française ; encore fallut-il attendre que celle-ci s'inquiétât de la dégradation des relations entre les chefs et leurs notables pour qu'elle s'intéresse au "commandement indigène"(1). De 1936 à 1939, une série de monographies éclairent sur la profondeur généalogique des dynasties régnantes, l'origine de leurs fondateurs, l'organisation sociale traditionnelle ( liste des associations coutumières et des principaux titres de notabilité),<sup>et</sup> les litiges fonciers entre chefferies voisines. Ces données restent malheureusement ponctuelles, et l'essai de synthèse tenté par

-----

(1) En réponse à une circulaire du Commissaire de la République portant sur la réorganisation du commandement indigène au Cameroun (26 novembre 1929), le chef de la Circonscription de Dschang rédige une "Etude du commandement et de l'administration indigène" où il interprète le malaise politique des chefferies (l'autorité des chefs a été sapée par le pouvoir colonial qui leur a confisqué leurs rôles de chef de guerre et de juge, et qui a introduit le commerce et les missions chrétiennes) et propose quelques remèdes : création d'une école pour les fils des chefs où ils apprendraient, un jour par semaine, "la coutume qui serait enseignée tour à tour par les membres les plus respectés du conseil des notables sous le contrôle du chef de circonscription", la reconnaissance officielle de ce conseil de notables appelé kamve, etc... Au niveau de l'Afrique Occidentale, le Gouverneur Brévié conseille dans une circulaire du 27 septembre 1932, le maintien et le renforcement des chefferies, et leur démocratisation interne par la consultation des notables (cf. J. LOMBARD - Autorités traditionnelles et pouvoirs européens en Afrique Noire - éd. Armand Colin, Paris, 1967, p.131).

R. DELAROZIERE en 1949, bien que louable, n'en reste pas moins prématuré(1). En effet, l'analyse critique de ces documents dévoile les obstacles suivants:

- a) Les généalogies des dynasties régnantes ne renseignent que très approximativement sur l'histoire du peuplement du plateau bamiléké. D'autres groupes pouvaient être installés depuis longtemps avant l'arrivée du fondateur, lui-même n'étant souvent qu'un individu isolé sans poids démographique. Par exemple, l'arrivée du chasseur Nze Tchokóngwé dont les trois fils fondèrent les chefferies Bakassa, Bandoumkassa et Bana, peut être située vers le milieu du XVII<sup>e</sup> s. Or l'étude des généalogies des chefs locaux antérieurs à cette immigration et qui ont été conquis, repousse la date du peuplement de la région au début du XVI<sup>e</sup> siècle(2).
- b) L'origine géographique du fondateur de la chefferie ne renseigne pas, elle non plus, sur la provenance des populations. L'hétérogénéité du peuplement entraîne l'analyse au niveau de chaque chef conquis (mérité). Sinon on risque d'attribuer à l'ensemble de la chefferie ce qui n'est vrai que pour une partie.

(1) L'auteur présente ainsi son entreprise : "En l'absence de toute oeuvre de spécialiste, les meilleures études concernant les Bamiléké ont été effectuées par les chefs des circonscriptions administratives dont ils relèvent. Malheureusement, elles sont éparpillées dans un grand nombre de documents (rapports, monographies, enquêtes) de valeur très diverses et qui accusent trop souvent des changements de méthode. Elles représentent, toutefois, une somme de connaissances qui, pour n'être ni complète, ni définitive, est assez importante pour constituer la base de recherches ultérieures, et d'études comparatives. C'est la raison pour laquelle nous les avons réunies. Nous ne nous dissimulons nullement les lacunes et les erreurs que peut contenir ce travail. Il n'a pas été fait dans un but purement scientifique. Les observateurs qui sont cités sont des administrateurs, qui se sont attachés à l'étude des faits, dont la connaissance pouvait les aider, immédiatement, dans leur travail : d'où l'importance donnée aux questions politiques et sociales, qui forment l'essentiel des chapitres qui suivent"(R. DELAROZIERE dans la préface de son article - Les institutions politiques et sociales des populations dites bamiléké - in : Etudes Camerounaises, n° 25 - 26, mars - juin 1949, p. 6). Nous avons souligné l'appel lancé par l'auteur pour des études ultérieures.

(2) Nous passons de 14 générations pour la dynastie de Bana, à plus de 20 générations pour Ndumla et Tunga.

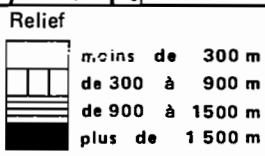
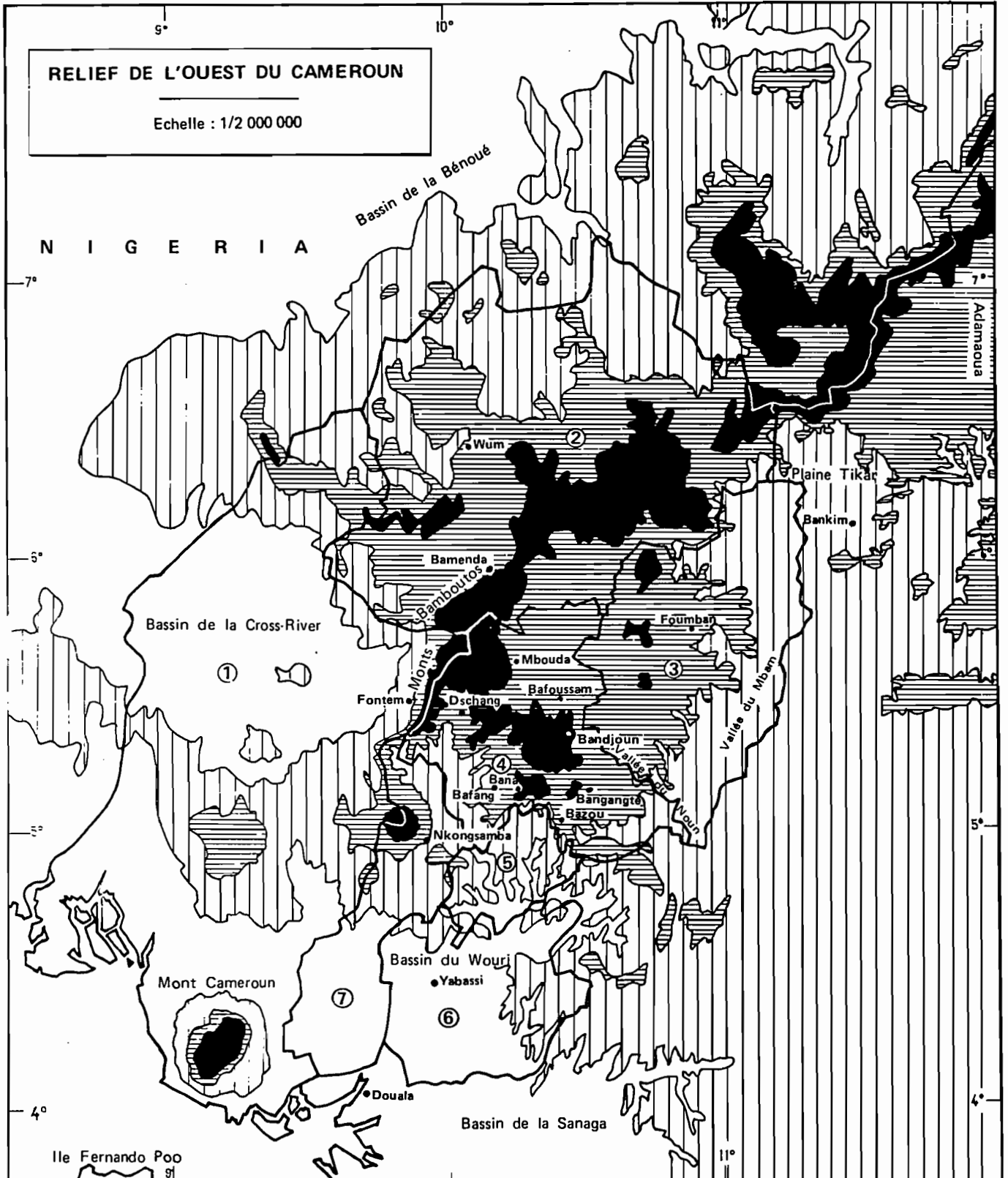
- c) La transcription des noms de personne se heurte aux multiples possibilités d'appellations (1). Des redites ont lieu, et il est difficile d'établir des correspondances entre les mêmes personnes citées dans plusieurs monographies.
- d) Une liste dynastique ne coïncide pas automatiquement avec la succession généalogique. En principe, la succession va de père en fils, mais si le chef meurt avant d'avoir eu le temps de donner un enfant capable de lui succéder, c'est alors un de ses frères qui hérite. Or de telles successions collatérales sont généralement oubliées, au delà des dernières générations, et sont traduites par la succession en ligne directe.
- e) L'ordre dans lequel sont donnés les règnes varie selon les interviews. Les listes recueillies par l'administrateur A. RAYNAUD (1936-37), par l'Almanach NUFI (vers 1967), et par nous-mêmes, présentent des variations phonétiques et de rang souvent très importantes. Là aussi, seule les dernières générations font preuve de stabilité.
- f) Les différents règnes sont illustrés par des événements historiques : conflits avec des chefferies voisines, conquêtes des mfe ntie, activités économiques, etc ... C'est le cas notamment des monographies recueillies par A. RAYNAUD. Mais ces événements ont une nette tendance à investir le règne de l'ancêtre fondateur ou d'un autre chef réputé. Cette tendance est d'ailleurs encouragée par le fait que chaque chef, en plus de son nom individuel, porte celui de son ancêtre. Les événements du XIXe siècle sont évidemment mieux situés dans le temps.

(1) On peut distinguer plusieurs catégories de noms :

- le titre traditionnel (Nzi no) reçu par un ancêtre et hérité depuis.
- Le nom individuel de cet ancêtre (Nzi Mba), récipiendaire du titre, et qu'on peut considérer comme l'ancêtre éponyme de la lignée. Ce nom est accolé avec le titre de notabilité et se transmet avec lui. Exemple : Mfe Nānga est le titre traditionnel du chef des Bandoumkassa car le fondateur de la dynastie s'appelait Nānga. Cet ensemble est souvent remplacé par un diminutif : Mfe Næ pour Mfe Nānga.
- Enfin la même personne un nom de naissance qui l'individualise (Nzi mave). On peut donc dire Mfe Nānga, Mfe Na, ou Mfe Kamaha pour désigner l'actuel chef des Bandoumkassa.
- A ce nom de naissance, s'ajoute aujourd'hui "le nom pour le blanc" (name for baptist, en pidgin) qui est le prénom chrétien (Nzi Ndok).
- Par ailleurs, un surnom peut être attribué par l'opinion : Danke, Chef des Bandoumkassa, était dit "Ntupo" (le doigt) à cause de son pouvoir de sorcellerie ; il lui suffisait de lever le doigt pour provoquer la pluie.

# RELIEF DE L'OUEST DU CAMEROUN

Echelle : 1/2 000 000



**LÉGENDE**

	Limites administratives	4	Départements Bamiléké
1 & 2	Ex - Cameroun britannique	5	Arrondissement de Nkondjok
3	Département Bamoun	5 & 6	Département du Nkam
		7	Département du Mungo

C. Des présupposés scientifiques

Enfin, des présupposés scientifiques ont pu freiner une analyse diachronique des sociétés bamiléké :

a) Une population montagnarde refoulée :

Le plateau bamiléké présente un rebord relativement abrupte de tous les côtés, et la dénivellation est spectaculaire en maintes endroits. Ce plateau est dessiné dans sa partie méridionale par la courbe de niveau située à 1.000 mètres d'altitude. Il s'agit d'une ancienne pénéplaine cassée par des mouvements tectoniques anciens et recouverte de basaltes, sur laquelle se sont ajoutés des massifs d'origine volcanique (Baleng 1590 m., Bana 2097 m. et les Bamboutos 2740 m.). Une telle morphologie justifiait, avant la mise en place d'une infrastructure routière facilitant l'accès au plateau, le qualificatif de montagnard qui était attribué aux populations. Le premier noyau de peuplement identifié s'est d'ailleurs implanté à Baleng et manifeste, par le choix de son site, le rôle de refuge qu'a pu jouer le plateau par rapport à la rive gauche du Noun : "Le plateau bamiléké, dressé de plusieurs centaines de mètres au-dessus du Noun, n'offrant à première vue aucun passage facile, complètement boisé, était peu encourageant" (R. DELAROZIERE) (1)

R. DELAROZIERE en déduit que le peuplement du plateau n'a pu se faire que par refoulement. Il continue ainsi la phrase précédente : "Il est probable que les Bamiléké s'en seraient tenus là si l'imminence du danger ne les avait forcés à passer ; ce danger c'était l'avance des Bamoun, refoulés eux-mêmes par les Fulbé". L'auteur confirme cette hypothèse lorsqu'il date, à partir des généalogies de Baleng et de Bandjoun, le franchissement du Noun par les Bamiléké entre le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle : "Ceci correspond assez bien à la thèse qui admet le refoulement des Bamiléké vers le sud par des envahisseurs, probablement poussés eux-mêmes par les Fulbé, conquérants du Nord-Cameroun"

---

(1) R. DELAROZIERE, op. déjà cité, p.15

Une telle thèse est contredite par les faits puisque cette pression Foulbé n'a pu s'exercer sur les Bansa et les Bamoum qu'à partir de 1830 (fondation du lamidat de Tibati) et de 1835 (fondation du lamidat de Banyo). Bansa et Bamoum firent d'ailleurs front et les raids foulbé ne déclenchèrent pas de déplacement notable de populations. Outre que cette thèse limite la profondeur historique du peuplement du plateau bamiléké, elle soumet les mouvements de ces populations à un rapport d'extériorité qui en fait des victimes subissantes, "refoulées", sans initiative historique. Elle sous-estime les causes attractives qui ont joué : valeur culturelle des sols sur basalte, importante de la chasse et du commerce de l'ivoire, rapprochement de la côte dans un contexte d'économie de traite avec l'Europe, richesse des palmeraies, etc.

b) Des semi-bantou

Un même processus de dépersonnalisation va avoir lieu avec un terme ambigu emprunté aux linguistes. C'est H. JOHNSTON qui le premier emploie le terme de semi-bantou dans une opposition avec les langues bantou (1). M. GUTHRIE proposera le terme Bantoides (2) moins péjoratif. Mais A. JACQUOT remarquera combien une telle définition reste encore négative par rapport à une centre authentiquement bantou : "... Cette définition ne permet cependant pas de trancher la question de leur appartenance exacte, leur classification s'opérant négativement par rapport au domaine Bantu. Mais dans l'état actuel des connaissances, cette situation paraît inévitable lorsqu'il s'agit de déterminer la limite nord-ouest des langues Bantu : tant que des études approfondies n'auront pas été faites du côté "non-bantou" de la frontière linguistique proposée, la classification ne pourra s'effectuer qu'en fonction des caractères Bantu" (3).

Le découpage de l'Afrique en aires culturelles par H. BAUMANN et D. WESTERMANN (4) va attribuer à ces "semi-bantou" le rôle d'intermédiaires entre deux pôles de civilisation : les Bantu et les

---

(1) H. JOHNSTON, A comparative study of the bantu and semi-bantu Languages - Oxford, 2 vol. 1919 et 1922.

(2) M. GUTHRIE - The Bantu languages of Western Equatorial Africa Handbook of African Languages - International African Institute, Oxford University Press, 1953.

(3) A. JACQUOT - Les langues Bantou du nord-ouest - in: Recherches et Etudes Camerounaises, n°2, 1960, p.5-34.

(4) H. BAUMANN et D. WESTERMANN - Les peuples et les civilisations de l'Afrique - éd. Payot, Paris, 1948.

Soudanais. Les populations des plateaux de l'Ouest du Cameroun seraient donc le produit d'une osmose culturelle :

"Entre les bantous du Nord-Ouest établis dans le sud du Cameroun et les cercles du Soudan Central de l'Atlantique de l'Est, on trouve un certain nombre de peuples enclavés, dont tous les traits démontrent qu'ils représentent la liaison entre la civilisation primitive Ouest-africaine de la forêt vierge et les civilisations paléo-soudanaises des savanes limitrophes. Linguistiquement, ces peuples sont des semi-bantous et cela indique une position intermédiaire ; c'est l'élément bantou qui domine et les indices de transition sont presque imperceptibles. Ce groupe nous mène au Soudan Central par les Tivs, également des Semi-Bantous, dont la parenté avec ceux de la Nigéria du Nord paraît assez proche. D'autre part, les Ibibios dont la position est peu claire, et leurs proches parents, les Ibos orientaux, nous conduisent au cercle de l'Atlantique de l'Est. ... Il y a lieu d'ajouter que les plateaux herbeux (grassfield) étaient bien plus exposés à l'invasion soudanaise que le pays sylvestre insalubre" (1).

Evoquant l'origine soudanaise des Bali, les mêmes auteurs continuent: "La civilisation soudanaise a été apportée aussi par les Peuls et les Haoussa. Il y a eu un courant assez faible dont l'historicité n'est pas encore déterminée, par l'ouest jusque chez les Tikars et les Mòms (Bamoums) et un autre courant plus volumineux dans le grassfield qui a introduit les vérandah, la fonte du cuivre, la fabrication des colorants, etc... Les peuples du Grassfield sont une masse informe mais importante de tribus très entremêlées".

D'autres indices confirment apparemment cette situation d'intermédiaires :

- La case bamiléké avec son plan carré et son toit circulaire, ou à quatre pans, semble être une étape architecturale entre la case rectangulaire des peuples des forêts, et les cases rondes des savanes.

---

(1) *op. cité* précédemment, p. 331. Nous avons souligné plusieurs expressions du texte.

- variété
- Constatant l'extrême des mensurations anthropométriques effectuées par le Docteur OLIVIER (1) sur 80 sujets immigrés à Douala, R. DELAROZIERE ajoute une opinion courante à son époque : "On a l'impression très nette que les grandes familles de chefs appartiennent à une race différente, beaucoup plus grande et beaucoup plus robuste, plus complète au point de vue physique et intellectuel, que celle des hommes du commun". C'est ce qui explique que Baumann, se référant à HUTTER, cite la présence en pays Bamiléké de deux races, l'une d'immigrés "grands, dolicoéphales, à visage allongé", l'autre d'assujettis, de type "paléonégride" (2)
  - Enfin l'organisation en chefferie peut apparaître comme une première phase de centralisation politique dans la dichotomie: sociétés acéphales - sociétés étatiques.

Une meilleure connaissance des sociétés des plateaux de l'Ouest du Cameroun autorise aujourd'hui leur appréhension directe sans subordination à des civilisations voisines mieux connues. Leur originalité est découverte plus comme l'aboutissement d'un procès historique particulier, que comme le fruit d'une osmose culturelle. J. VOORHOEVE (3) <sup>en</sup> regroupant ces populations dans le groupe "Mbam-Nkam" consacre leur autonomie linguistique. Par ailleurs, nous verrons plus loin que la chefferie en tant que structure politique mérite d'être étudiée en elle-même et non comme simple étape d'un processus de centralisation. L'apparition de l'Etat dans une société à chefferies implique en effet une mutation des rapports fondamentaux qui lient les entités dominées au pouvoir central.

Les difficultés éprouvées par divers auteurs précédemment cités à classer ces populations n'annoncent-elles pas d'ailleurs la forte originalité de ces dernières ? et n'est-ce pas leur particularité même qui devrait d'abord être saisie ?

-----  
(1) G.OLIVIER - Documents anthropométriques pour servir à l'étude des populations du sud-Cameroun - in: Bulletin de la Société d'Etudes Camerounaises, 1946, N°15-16, p.17-86.

(2) R.DELAROZIERE, op.déjà cité, p.10.

(3) J.VOORHOEVE - The linguistic unit Mbam-Nkam (Bamiléké, Baman, and related languages) - in: Journal African Languages, 1971.

c) Le modèle bamiléké :

Les premières observations directes souvent restées prisonnières d'une optique fonctionnaliste, sans doute fascinées par cette forte originalité du "modèle bamiléké". L'architecture (la célèbre case bamiléké), l'agriculture (le bocage bamiléké), l'organisation politique (chefferies aux multiples associations), ont suscité l'admiration de maints observateurs par la combinaison complexe de leurs éléments constitutifs. Ces "modèles", sans profondeur historique, ont souvent été généralisés à l'ensemble du pays bamiléké, au-delà des particularismes locaux, et à partir des chefferies "les mieux conservées".

Or, nous nous heurtons sans cesse à la très grande diversité des sociétés bamiléké (1) ; et la généralisation au niveau de l'organisation sociale traditionnelle telle que le chercheur tente de la reconstituer, reste une entreprise risquée.

En effet, les différences observées ne sont pas seulement culturelles. Certes, les matériaux utilisés ont pu varier selon l'origine du peuplement, et le voisinage ethnique - la diversité des dialectes en témoigne - mais les différences s'inscrivent plus profondément dans l'histoire. Les rapports sociaux - par exemple ceux qui rattachent chaque groupe ou individu au pouvoir central du chef - réactualisent les situations historiques où se sont constitués ces rapports. Ceux-ci ne sont donc nullement uniformisés à l'intérieur même d'une chefferie. Mieux, les institutions de la chefferie vont se réorganiser continuellement en fonction du contexte économique et politique. Or l'impact de l'économie de traite sur les sociétés des plateaux de l'Ouest, jusqu'à présent sous-estimé dans les études francophones, a été provocateur de changements.

Ces particularismes se sont développés dans le temps et l'espace. Le mode de constitution des chefferies, l'évolution de

(1) R. BRAINS dans un article consacré aux bangwa de la région de Fontem - (Bangwa (Western Bamiléké) marriage ward - in Africa, 39,1, janv. 1969, pp. 11-23) - trouve des différences dans le régime matrimonial du Nkap par rapport aux écrits de J. HURAUULT - La structure sociale des Bamiléké - éd. Mouton et Co, Paris, La Haye, 1962, 133p.

leurs institutions, les réactions à la situation coloniale, les ensembles socio-culturels très variés auxquels aboutissent les mouvements migrations actuels, etc... appellent nécessairement une analyse diachronique.

D. Méthodologie d'une enquête historique en pays bamiléké

Nous ne pouvons que regretter ce retard dans la recherche historique en pays bamiléké, d'autant plus qu'une telle recherche bénéficierait des atouts suivants :

1) Les monographies des administrateurs constituent déjà un premier ensemble de documents qui couvre la majeure partie du pays bamiléké "... une somme de connaissances qui, pour n'être ni complète, ni définitive, est assez importante pour constituer la base de recherches ultérieures, et d'études comparatives" de l'avis même de R. DELAROZIERE (1) .

2) La recherche historique peut s'appuyer sur la méthode généalogique (2) avec la possibilité de nombreux recoupements. La succession est patri et uni-linéaire. Le titre de notabilité de l'ancêtre éponyme se transmet de génération en génération, de père en fils. L'investiture révèle la personne de qui l'ancêtre du notable actuel a reçu son titre. Les lignées généalogiques peuvent ainsi s'articuler les unes aux autres. En définitive, la profondeur généalogique d'une dynastie peut être confrontée avec d'autres généalogies, notamment celles des chefs conquis (mfe ntie) et des kamve (co-fondateurs de la chefferie ou fils du chef ayant reçu en charge héréditaire la gestion d'un quartier). Il est possible, en outre, de confronter cette profondeur généalogique avec les indicateurs suivants :

- le nombre de crânes conservés dans un cimetière et révélés par la

---

(1) op. déjà cité, p.6.

(2) Nous compterons 20 ans par génération.

- présence de poteries hémisphériques qui recueillent les sacrifices (1)
- le nombre des associations coutumières de la chefferie, car chaque nouveau chef ouvre une association (2).
  - le nombre de mamfe --mère du chef-- est lui aussi un indicateur puisque ce titre est héréditaire et que la mère d'un chef intronisé devient automatiquement une nouvelle mamfe. D'autres dignitaires sont également nommés à cette occasion, mais leurs titres risquent d'être recouverts par des titres plus prestigieux acquis par leurs descendants.

3) Quelques références à l'histoire des Bamoun (3) et à celle des Bali-Tchamba (4), lesquelles présentent des points de repère chronologique précis, suggèrent une articulation possible de l'histoire bamiléké avec celle de ces voisins.

4) Enfin, l'évolution du contexte économique et politique, qui a été provocatrice de changements internes aux sociétés, divise la période pré-coloniale en phases distinctes ; si bien que les principales activités des chefs évoqués dans les traditions orales peuvent être situées dans le temps. Schématiquement et provisoirement, nous proposons les phases suivantes :

- (1) Le décompte des poteries n'est pas toujours aisé car, à la suite de déplacements, le chef de famille peut décider qu'une même poterie servira à l'ensemble des ancêtres dont les crânes sont enterrés à des endroits éloignés ou oubliés. La mère du fondateur accompagne souvent le crâne de son fils. L'identification des poteries est un art difficile et lorsqu'un sacrifice doit être fait à un ancêtre nommé précisément on fait appel au féticheur (Nga'a'ka) pour qu'il désigne la poterie correspondante.
- (2) Chaque nouveau chef crée son association. A Banka, le nombre des associations coïncide avec le nombre de règnes. La dernière association s'appelle "Sungé", qui veut dire "la bouche du peuple". Elle est en fait le comité de base du parti politique U.N.C.
- (3) De multiples raids bamoun attaquaient les chefferies bamiléké qui surplombaient la vallée du Noun : Balong, Bafoussam, Bandjoun et Bangangté. Un de ces raids atteignit même la vallée du Ndé au sud-ouest de Banyarbo.
- (4) L'armée de Gawolbé fut mise en échec à Djuititsa par le Chef de Bafou. En outre, les Panyi dont parle R. DELAROZIERE (op. déjà cité, p. 18) correspond sans doute au groupe de Tchamba qui a séjourné quelques temps dans la vallée du Noun.

- Les chefferies s'organisent dans un milieu auparavant peu occupé qui est le siège d'une immigration récente. La chasse est l'activité première des fondateurs de ces chefferies : l'ivoire est échangé en direction de la côte contre des produits d'origine européenne, et les dons de viande permettent d'établir et d'entretenir d'excellentes relations de voisinage.
- Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'espace est déjà suffisamment occupé pour qu'apparaissent des fondateurs conquérants. Des chefferies, par exemple Bandjoun et Bana, se disent "ghim" parce qu'elles se sont fondées par la ruse et la violence, sans l'accord des chefs voisins.
- Au XIX<sup>e</sup> siècle, la pression bamoum qui s'accroît et l'importance soudaine des palmeraies qui produisent, à partir des années 1850, un produit d'exportation, déclenchent une immigration en forêt dans la partie septentrionale de l'actuel département du Nkam.
- Toujours au XIX<sup>e</sup> siècle, le pouvoir central dans plusieurs chefferies essaie de s'agrandir et de s'organiser en royaume :
  - extension territoriale par la conquête des chefferies voisines
  - nomination à la tête des quartiers d'homme de confiance relevant directement de l'autorité centrale (serviteurs et fils de chef remplacent les kamve dans leur fonction administrative). L'organisation territoriale tend ainsi à s'uniformiser ce qui modifie profondément les anciens rapports sociaux inscrits dans l'histoire locale.
  - importance croissante du trésor des chefferies qui thésaurisent des troupeaux de bovins exposés sur les collines.
  - installation d'artisans qui se mettent au service des chefs, notamment des forgerons qui reproduisent des fusils de traite.

Ce processus de centralisation politique s'observe entre autres sur la face <sup>est</sup> du plateau bamiléké afin d'endiguer les raids bamoum, et dans les chefferies qui dominent la forêt, donc de riches palmeraies, de Bana à Banounga.

Vues toutes ces possibilités méthodologiques, nous sommes persuadés que le retard pris par la recherche historique en pays bamiléké pourrait être rattrapé, sans obstacle majeur, par l'application à toutes les chefferies d'une enquête systématique dont nous venons d'évoquer brièvement quelles pourraient être les méthodes éventuelles. De notre côté, nous avons pu enquêter directement depuis 1971, auprès de plusieurs chefferies :

- les chefferies de l'arrondissement de BANA : Bakassa, Bandoumkassa, Bana et Batcha.
- les petites chefferies implantées en forêt au XIXe siècle dans la région de Bakoua et Tonga.
- la chefferie de Banounga (arrondissement de Tonga) qui connut son apogée à la veille et au début de l'occupation allemande.

Ce sont les principales données de ces enquêtes qui vont nous introduire à une réflexion sur l'histoire du peuplement de la partie méridionale du plateau bamiléké.

Nous nous limiterons dans ce texte à un résumé de l'histoire de la chefferie de Bana et de celle des chefferies avoisinantes.

## II - BANA, chefferie conquérante

Situées sur le rebord méridional du Plateau Bamiléké, les chefferies de Bana, Bakassa et Bandoumkassa sont à classer parmi les plus anciennes du Haut-Nkam et du Ndé. Au XVI<sup>e</sup> siècle, en effet, des groupes humains sont déjà implantés sur le flanc ouest du Mont Bana, Mfe Ngöknojo à Nge, Mfe Yamnjo à Ndumla, Mfe Nge à Tungu, Mfe Mo à Biham, etc... Ces groupes humains ont été progressivement conquis par les trois chefferies que nous venons de citer et dont les dynasties remontent au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

Bana va jouer un rôle politique dominant au XIX<sup>e</sup> siècle, si bien que les Allemands la choisiront comme chefferie supérieure et siège d'un fort militaire, en février 1910, à la fin de l'expédition Nkam-Noun. Ils entérineront la conquête par Bana de Ndumla et de Bandoumkassa. Enfin, Bana, sera le chef-lieu de la Circonscription de l'Ouest sous l'administration française d'Août 1916 au 10 juillet 1920.

### A - La fondation des chefferies Bakassa, Bandoumkassa et Bana

Un groupe de chasseurs originaires de Mëndu (Bamendou) s'installe à Tcha sur un plateau basaltique, à l'Ouest du Mont Bana. Ce groupe est composé de deux frères : Nza Pwanyi et Nza Téya, qui sont sans doute descendants d'un chef comme l'indique leur titre (1). Ils sont accompagnés par Nze Tchokongwé qui ne leur est pas apparenté. Ce dernier épousera une fille de Nza Pwanyi et donnera naissance à plusieurs fils : Siale, Ntāga, Halie, et un quatrième qui héritera du nom de Nze Tchokongwé.

Suite à l'accroissement démographique de ce groupe, Nza Téya partira plus à l'ouest, à Daktcha, ainsi que Nze Tchokongwé qui, lui, s'installe un peu plus loin à Dakkasa (2)

-----  
(1) Ce titre est donné à un fils du chef qui reçoit en charge héréditaire la gestion d'un quartier.

(2) Le préfixe "Dak" signifie "plus haut que..." : Dakkasa = le Kasa d'en haut.

Nous sommes dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et l'espace est déjà bien occupé, notamment les collines basaltiques de la haute vallées de Bana : Siale, fondateur de Bakassa et N'anga, fondateur de Bandoumkassa, installeront leurs descendants sur les collines granitiques aux fortes pentes qui surplombent la forêt. A l'entrée de celle-ci, un emplacement commun aux deux chefferies, marqué de deux pierres rituelles (Nalu et Sialu) (1) commémore la fondation des deux chefferies apparentées. Mfe Mo, un chef local, est conquis (il devient mfe ntie) et joue le rôle d'intronisateur aux deux nouveaux chefs.

C'est alors qu'ils vont s'attaquer à leur oncle maternel, Nza Pwanyi, devenu entre temps Mfe Tchéko, et ils installeront sur ce nouvel espace conquis, leur frère cadet Nza Halie. Mfe Ngé Lim sera lui aussi attaqué par les frères conquérants.

Nza Halie va bénéficier de ces conquêtes et avec l'aide de Mfe Tchéko il acquiert son indépendance, devenant à son tour Mfe.

Nza Halie, par ruse - car son poids démographique reste encore bien limité, ne va pas tarder à devenir plus grand que ses frères en absorbant les petites chefferies voisines

De même que Bakassa et Bandoumkassa, Bana va s'ouvrir un accès à la forêt. Il profitera des dissensions des chefs de Bakotcha (2), notamment entre Mfe Tchandja de Lungu et Mfe Si de Yak, pour jouer un rôle de protecteur, puis de dominateur. Il placera deux de ces fils; Nza Nde et Nza Tchat au dessus de ces chefs. De cette phase historique qu'on peut situer au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les traditions orales conservent le souvenir de conflits avec les Diboum. Ces derniers, dont la réputation en sorcellerie est bien établie, sont présentés comme invulnérables. La tradition raconte comment un de leurs chefs de guerre du nom de Njugu ressuscitait

---

(1) Lu - pierre. Nalu a été posée par mfe Nanga, chef fondateur de Bandoumkassa, et Sialu par Mfe Siale, chef fondateur de Bakassa. Na et Si sont les diminutifs de ces deux chefs.

(2) La zone appelée Bakotcha correspond au rebord méridional du plateau dans la région de Bana. Ce rebord qui plonge dans la forêt du Sud-Cameroun, descend en pente raide vers le pays Diboum. Ce nom se décompose ainsi : Ba = les gens, Kô=la brousse inoccupée, Tcha=nom d'une personne. Les quatre chefferies de l'arrondissement de Bana ont chacune une partie de Bakotcha.

après chaque affrontement où il s'était fait décapiter ; ceci grâce à un poulet blanc qu'il avait eu le soin de mettre sous son lit avant de partir au combat. Il lui suffisait pour cela de couper la tête du poulet pour retrouver la sienne. Au contact des Diboum, certains chefs bamiléké se perfectionneront d'ailleurs dans l'art de la sorcellerie, ainsi Denké, chef des Bandoumkassa dont nous avons évoqué le doigt puissant dans une note précédente. Pourquoi cette conquête de la forêt par les trois chefferies récemment fondées ? Vu le contexte économique de l'époque où les produits de traite pénétraient très loin à l'intérieur des terres, nous pouvons penser que l'accès à la forêt équivalait à l'accès aux biens importés. La traite des esclaves et de l'ivoire va prendre le relai de la chasse comme activité économique principale des chefs.

Dans un second temps, Bana va s'attaquer aux chefferies bien assises sur les collines basaltiques de la haute-vallée et qui lui sont antérieures : Mfe Tche à Nô, Mfe Nge à Tingu, et enfin Mfe Le et Mfe Tcha à Pumbo. Cette dernière conquête revêt une importance capitale : Bana, devenue une grande chefferie entrera bientôt en compétition avec Banka.

Nous avons pu dater approximativement cette conquête de Pumbo. Bandoumkassa y participa en effet sous le règne de Watcha, et un ressortissant de Pumbo réussit à s'enfuir en direction du Nord-Ouest et alla fonder Baboté. Les recoupements autorisés par ces deux faits nous amènent à situer l'événement vers

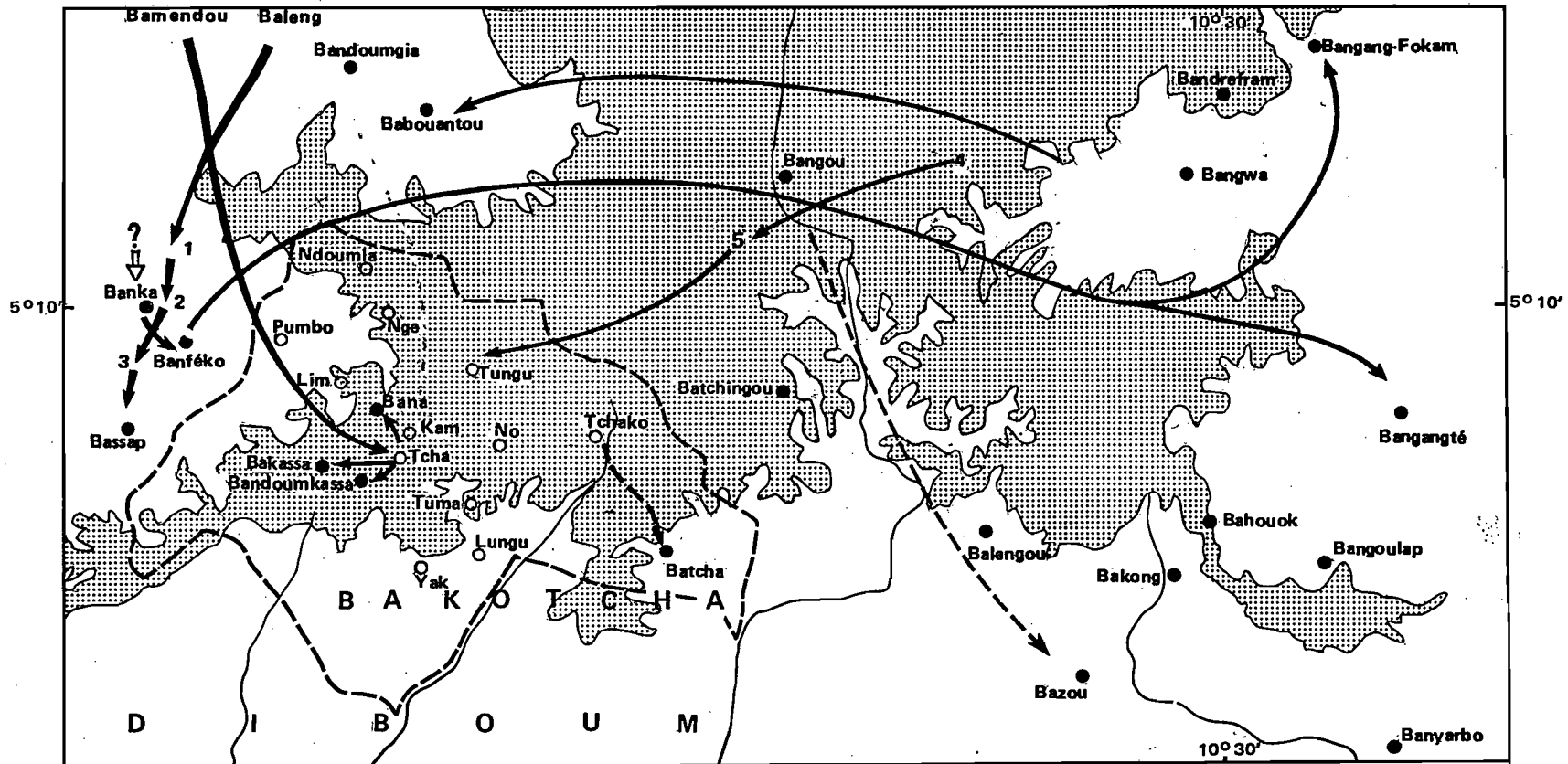
1750. A cette date, Bana est donc déjà intégré aux grands circuits commerciaux qui de la côte atteignent les plateaux de l'Ouest du Cameroun, et apparait comme une des plus fortes chefferies de la partie méridionale de l'ensemble bamiléké.

B. Les mouvements migratoires qui ont peuplé la région de Bana.

Quelques groupes, déjà constitués en chefferie, sont montés sur le plateau venant de la rive gauche du Noun et du pays bamoum. Ce fut le cas de Baleng et de Bafoussam au XVI<sup>e</sup> siècle, puis de Bapi, Bandeng, Bangam, Bati, etc... au XIX<sup>e</sup> siècle lorsque la pression bamoum se fit plus forte et son pouvoir central plus contraignant, et lorsque s'ajoutèrent à ces causes les raids des Bali-Tchamba dans la vallée du Noun. Mais en dehors de ces quelques exemples, la plupart des chefferies bamiléké sont l'aboutissement d'une structuration sur place d'éléments immigrés. La progression de ces éléments se fait en tâche d'huile autour de pôles d'autorité: le nouvel arrivant s'installe auprès d'un chef local ou d'un notable qui lui accorde un espace où il va pouvoir prospérer avec sa famille. Le fils d'un chef peut aussi être installé à distance avec le titre de Nza, parfois de Mfe(1), pour s'occuper d'un quartier. Dans aucun cas, la tradition orale ne signale une installation par conquête brutale. Il s'agit d'une stratégie d'infiltration par petits groupes. Le nouvel arrivant fréquentera assidûment le notable ou le chef qui l'a installé dans l'espoir de recevoir un titre de notabilité qui l'élèvera dans la hiérarchie sociale. Ce sera par ruse, plus que par force, que le nouveau venu usurpera le pouvoir local. Il lui faudra séduire, être généreux (s'il est chasseur, il fournira de la viande), apparaître comme le protecteur efficace contre les dangers extérieurs par l'acquisition de fusils de traite et la vigilance vis à vis des raids éventuels des chefferies voisines.

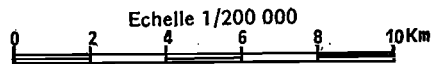
---

(1) A Yak, Mfe Wok est fils de Mfe Pu qui est fils de Mfe Tchwe, lequel est fils de Mfe Si. A Pumbo, Mfe Le est fils de Mfe Tcha.



**ORIGINE DES CHEFFERIES DE L'ARRONDISSEMENT DE BANA**

- 1- Tusap
- 2- Fapsa
- 3- Njênsap
- 4- Lem-ngu
- 5- Têne



--- Limite administrative de l'arrondissement de Bana

- Chefferie
- sous-chefferie, quartier ou lieu-dit
- ▨ 1400 mètres et plus

L'origine des éléments fondateurs des chefferies révèle deux axes principaux d'immigration :

1) un axe Nord-Sud :

Nze Tchokongwé vient de Bamendou , et Kunko, fondateur de Bassap (une chefferie voisine) vient de Balong. D'autres chefferies du département du Haut-Nkam affirment également une origine septentrionale : Banfélouk (Bamendou), Fondjomékwet (Fomopéa), Baboutcha Nitcheu, Bafang, Baboué, Baboutcha Ngaleu et Bankondji (Fontsa Toula).

2) un axe Est-Ouest, de Bangwa à Banka :

Mfe Nge installé à Tungu (Bana) est un des plus anciens chefs antérieurs à l'arrivée de Nze Tchokongwé puisque sa généalogie énumère 22 noms de chef , ce qui situerait au XVIIe siècle la fondation de sa dynastie. Il vient de Iem-ngu dans la chefferie de Bangou, quartier limitrophe avec Bangwa. Mfe Nge se déplace ensuite à Téne, lieu d'un marché actuel de Bangou(1), avant de venir s'installer définitivement à Tungu sur les hauteurs du plateau de Ndumla.

Selon certains informateurs, Banka pourrait procéder d'un mouvement de même direction. Le fondateur de cette chefferie viendrait de la direction de Babouantou (selon la version de A. RAYNAUD), aurait fait escale à Ndumla (d'après un informateur de cette sous-chefferie), serait venu de Bangwa (au dire des notables de Banféko). Il se met au service de Mfe Medjie à Tukam, non loin de la

---

(1) Té \* marché.

chefferie actuelle de Banka. Mais c'est un serviteur (tche'mfo) hypocrite car il enfonce des épines de palmier dattier dans le crâne de chaque nouveau né du chef afin que ce dernier reste sans descendance et le choisisse comme héritier ! Après la fondation de la chefferie Banka, des conflits de succession entraîneront le départ de frères à Banféko, Bangangté et Bangang Fokam.

Babouantou, d'après l'Almanach NUFI, aurait été fondé par un originaire de Bangwa.

Nous pouvons avancer à titre d'hypothèse que ces mouvements pourraient provenir d'une zone d'ancien peuplement situé dans la région de Bangwa(1).

Ces mouvements que nous venons de décrire ont occupé l'espace autour d'un noyau d'ancien peuplement localisé sur les hauteurs de Ndumla. Sur celles-ci se sont installés successivement au XVIIe siècle: Mfe Ngoknje à Nge, puis Mfe Yamnje un peu plus à l'est, et enfin Mfe Nge à Tungu. Nous avons là une concentration démographique qui correspond d'une part à un site défensif -- la ligne de crête des hauteurs de Ndumla (1600 mètres) est dans le prolongement du Mont de Bana-, et d'autre part à une zone de sols fertiles sur basalte. Ce dernier point est important car les populations bamiléké ne pratiquent pas une agriculture itinérante : le surplus démographique va s'installer dans les espaces disponibles, mais les éléments déjà établis restent sur place (2)

Dominant à la fois le bocage de Babouantou -- Bandoungia, et la haute vallée de Bana, le plateau de Ndumla joue un rôle défensif

(1) Selon R. DELAROZIERE, op. déjà cité, une quatrième vague de migrants aurait fondé Bandréfam, puis Bangwa et Batoufam.

(2) Le caractère non itinérant de cette agriculture explique sans nul doute l'amorce d'un bocage qui sera rendu plus systématique par la densité croissante de la population lorsque les espaces disponibles pour l'immigration se feront plus rares, et par l'importance prise par le petit élevage.

certain. Il en fut de même du lieu dit Tchako qui correspond à la haute vallée de la Fibé, au coeur même du Mont Bana, où les ancêtres de Batcha s'étaient installés sur l'extrémité d'une petite coulée de basalte. Les traditions orales conservent en effet le souvenir de raids lancés par des populations forestières, distinctes des Jiboum, qui sont appelées : Mbellé. Nous les retrouverons dans l'histoire de la chefferie de Banounga où ils sont parfois assimilés aux Bandem. Nos informateurs les comparent aux maquisards des années 60 : les raids étaient nocturnes et les auteurs disparaissaient ensuite en forêt. Plusieurs techniques étaient utilisées par eux : l'embuscade au bord d'une piste, le trou percé dans le mur de la case à la hauteur du lit du propriétaire et par lequel l'attaquant tirait un coup de fusil. Les Batcha s'illustrèrent dans la résistance grâce à leur site incomparable : le bassin supérieur de la Fibé surplombe la forêt par une chute de plus de 80 mètres. La tradition raconte comment les Mbellé attirés par quelques silhouettes de Batcha vues au sommet de la montagne grimperent par la même échelle de lianes qui servait aux Batcha pour descendre de Tchako : les Batcha n'eurent alors qu'à couper les lianes pour que les Mbellé retournent en forêt ! Autre ruse des Batcha : une case piège était remplie de chèvres et de plantains, l'ensemble dans un désordre qui laissait deviner une fuite de ses habitants. Les Mbellé se réjouissaient jusqu'au moment où les propriétaires revenus, une porte de bambou les coïncait à l'intérieur. Il ne restait plus qu'à mettre le feu à la case.

Les habitants de Bakotcha, bousculés par ces raids, se souviennent eux aussi de ces affrontements.

Autour de cet axe Ndumla - Tchako, s'ajouteront des chefferies plus récentes sur les collines basaltiques de la Haute-vallée de Bana : Mfe Ngé à Lim, Mfe Tcha à Pumbo, Mfe Tche à No, etc., sans doute à une époque où les agressions extérieures étaient moins à craindre. Ndumla influence alors toute la région. L'arrivée de Nze Tchokongwé et la fondation des chefferies Bakassa et Bandoumkassa vont saturer complètement l'espace. Nze Halie sera nécessairement le fondateur d'une chefferie de conquête. Il sera "ghim" par opposition aux "lipwe" qui se sont installés sur des espaces disponibles en accord avec les chefferies voisines.

---

(1) Etre qualifié de "ghim" par l'opinion c'est être désigné comme une personne qui arrive à ses fins sournoisement.

C) La participation à l'économie de traite :

L'accès à la forêt au XVIIIe siècle qui s'est traduit par la domination de Bakotcha par les chefferies Bakossa, Bandoumkassa, Bana et Batcha, et par des conflits avec les populations dibum (1), fait entrer ces chefferies dans un ensemble socio-économique orienté par le commerce de traite. Une mise en relation généralisée et intense des divers groupes de l'Ouest du Cameroun s'est en effet réalisée très tôt, bien avant la pénétration coloniale. Elle s'est effectuée à partir de trois catégories de produits qui ont circulé entre les groupes :

1) Les échanges forêt - savane :

Du fait de la complémentarité agricole de deux milieux naturels distincts, le contact forêt-savane est un lieu d'échanges intenses. En plus de leurs propres volailles et chèvres, les habitants de la région de Bana allaient chercher dans la zone de bocage plus septentrionale qui s'étale dans la dépression de Babouantou et de Bandoungia, d'autres volailles et chèvres pour descendre le tout sur les marchés limitrophes avec les populations forestières (Dibum) en bas du rebord du plateau. Ils descendaient en outre des produits vivriers qui ne poussent pas facilement en forêt : maïs, arachides, haricots, etc... Les Bana remontaient en échange l'huile de palme et la diffusaient vers la partie nord du Plateau Bamiléké handicapés par le manque d'oléagineux. L'emplacement des anciens marchés ne laisse aucun doute sur l'importance de ces transactions puisqu'une ligne continue de ces marchés dessine la limite entre Bakotcha et le pays dibum. Aujourd'hui encore, le pays dibum reste pourvoyeur d'huile

-----  
(1) Les premiers villages auraient été fondés dans la seconde moitié du XVIIIe siècle d'après les généalogies recueillies par l'administrateur A. RAYNAUD.

grâce à ses immenses palmeraies naturelles . Plus à l'est, les artisans de la chefferie de Bazou fabriquent toujours des hottes coniques qui facilitent le transport des marchandises, pour escalader le rebord particulièrement abrupte du plateau.

Entre le bocage bamiléké et la zone forestière, Bana apparaît, en définitive, comme un intermédiaire dans les deux sens, et affirme déjà une vocation peut-être plus commerçante qu'agricole.

2) Les produits locaux commercialisés sur de longues distances :

- a) la kola : La partie méridionale des départements du Ndé et du Haut Nkam est, aujourd'hui encore pourvoyeuse de noix de kola pour le Nord du Cameroun. Un autre centre existe en pays banso, à l'est de Bamenda. Nous avons retrouvé à Bakotcha des peuplements de kolatiers imbriqués avec les palmeraies naturelles du rebord du plateau.
- b) le fer : Les grands centres métallurgiques se situaient dans la partie septentrionale des plateaux de l'Ouest du Cameroun. Le massif d'Oku est un de ces centres : le fondateur de la chefferie d'Oku qui est apparentée à celle des Banso, est lui-même forgeron; et la chefferie de Baboungo (dans la Plaine de Ndop, au pied du massif d'Oku) a aujourd'hui encore un quartier de forgerons en pleine activité. La métallurgie de cette région, malgré sa technique rudimentaire n'utilisant pas de hauts-fourneaux (1), aboutit cependant à une abondance telle de scories que celles-ci forment de véritables buttes qui sont aujourd'hui éventrées pour revêtir

(1) - Le minerai de fer est déposé directement dans du charbon de bois (à Oku) ou dans un bol fabriqué avec une roche blanche qui est du granite décomposé (à Bangoulap). La même roche sert à la confection d'une tuyère. Celle-ci plonge son extrémité dans le charbon de bois allumé et reçoit par l'intermédiaire d'une pièce de bois creuse la ventilation de deux soufflets en feuilles de bananier. Les scories sont écumées et le liquide versé dans un moule qui préfigure l'objet à forger (à Bangoulap) ou bien le bloc est frappé avec une massue en fer pour faire sauter les scories (à Oku). Des tenailles végétales en écorce d'arbre aident aux opérations.

les routes (1).

Les forgerons des chefferies plus méridionales utilisaient soit des cuirasses ferrugineuses, soit des outils agricoles déjà usagés. C'est cette dernière possibilité qui était surtout utilisée par les forgerons du quartier Téntohe de Bana, car le lieu d'approvisionnement le plus proche en cuirasses ferrugineuses, Tap, était relativement éloigné. En plus des houes pour les femmes, ces forgerons fabriquaient des outils pour l'exploitation du palmier à huile : "biênke", couteau au bout carré qu'on pousse avec la paume de la main dans le sens de la lame pour décrocher les régimes de noix ; "pié", percoir pour soutirer le vin, etc... Ces outils entraient dans les échanges avec la forêt. Les forgerons du quartier Lum à Babouantou, et ceux de Bangoulap, semblent avoir joué un rôle important pour la région que nous étudions.

c) Le coton tissé en bandes et les tissus teints à l'indigo :

Ces produits ont également une origine septentrionale et ils ont remplacé les tissus en fibres végétales teintes en ocre, et les écorces pilées. La technologie est particulièrement avancée en ce qui concerne les célèbres "batik" que les Bamoum ont contribué à diffuser à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces batik sont exposés lors des funérailles ou à l'occasion d'autres manifestations publiques.

Ils servaient aussi de pagnes pour les notables et les chefs. Ils sont formés de bandes de coton accolées, sur lesquelles on a brodé des dessins géométriques. La pièce est plongée dans un bain d'indigo, et les broderies une fois enlevées laissent apparaître des traits blancs non teints. Cette technique des réserves brodées semble provenir des pays de la Bénoué. Elle est utilisée par les Abakwariga, populations apparentées aux Haoussa, les Djoukou, et les Tiv du Nigéria (2). La teinture à l'indigo, quant à elle, s'est diffusée à partir des Haoussa de Kano et des Kanuri du Bornou.

(1) J. BARBERY et M. VALLERIE le signalent dans leur étude pédologique de la plaine de Ndop : Notice explicative - cartes pédologiques et d'aptitudes culturelles - Foumban-Dschang, 3d et 4c à 1/50 000. Centre ORSTOM de Yaoundé, 1970 - 112 p. - p. 17

(2) BOSER-SARIVAXEVANIS Renée - Aperçus sur la teinture à l'indigo en Afrique Occidentale - Bâle, 1969.

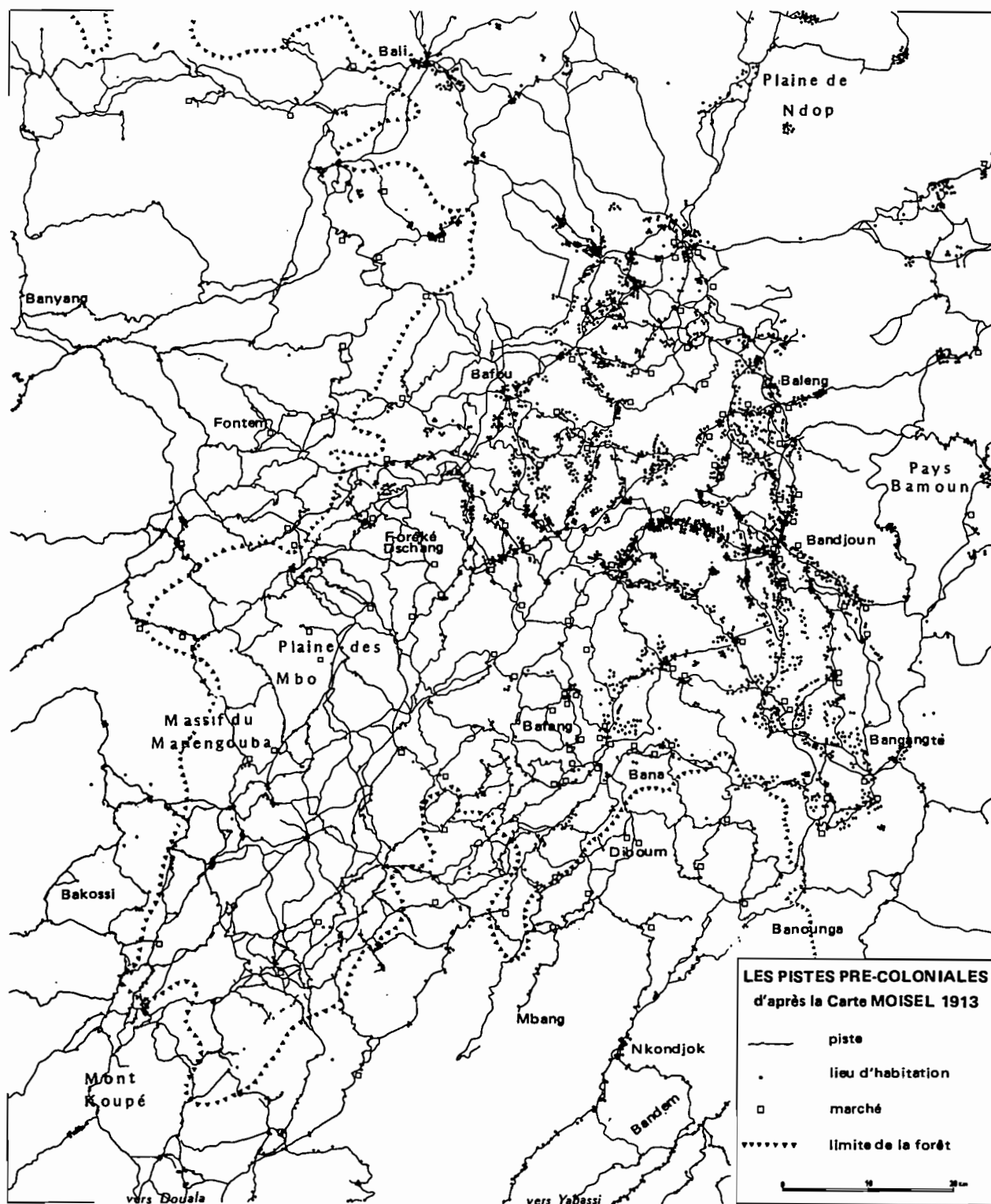
Des teinturiers de ces ethnies étaient installés à Garoua et à Ngaoundéré à la fin du XIXe siècle. A la même époque, le Sultan Njoya faisait creuser six fosses à teinture à Fouban par des artisans sans doute capturés en pays banso.

- d) D'autres produits circulaient : la région de Mamfé exportait du sel gemme, les chasseurs capturaient dans les zones non encore peuplées les léopards dont les peaux entrent dans le trophée des chefferies, la forêt fournit la poudre de padouk qui est utilisée comme enduit corporel rouge, etc...

### 3) Les produits de traite :

En échange des grands produits d'exportation qui ont été successivement les esclaves et les ivoires, puis l'huile de palme à partir du milieu du XIXe siècle ; les produits européens (fusils, poudre, sel, perles, cotonnades, etc...) ont pénétré à l'intérieur du pays en remontant d'une part le Wouri, puis la piste de Nkondjok, et d'autre part la Cross-River jusqu'à Mamfé. Au XIXe siècle, la navigation des navires européens sur la Bénoué est rendue possible grâce à l'usage de la quinine. Elle fait de cette vallée un second pôle de diffusion des biens européens.

Tous ces produits circulent par un réseau dense de pistes dont la carte Moisel de 1913 donne une première image. L'ensemble est orienté du nord-est au sud-ouest vers les estuaires. Les marchés se situent aux frontières de chaque groupe qui cherche à maintenir et à augmenter son rôle d'intermédiaire par rapport aux autres groupes. Les passages difficiles deviennent des points stratégiques dont le contrôle assure des avantages économiques certains : les gués pour traverser le Noun, les ponts de lianes sur le Nkam et la Makombé, les pistes qui descendent le rebord abrupt du plateau, etc... Les chefferies méridionales du pays bamiléké, au contact de la savane et de la forêt, contrôlent chacune une ou plusieurs pistes qui les relient à la région de Nkondjok laquelle introduit à l'estuaire du Wouri. Les notables de Bakotcha en relation directe avec les Dibum gèrent des marchés animés. Ces chefferies apparaissent donc bien situées dans cet ensemble



dessiné par A.EKANI Service cartographique du Centre ORSTOM de Yaoundé

I.C. BARBIER - ORSTOM 1974

socio-économique que nous venons de définir.

Une telle circulation de marchandises ne va pas être étrangère au processus de centralisation politique notable au XIX<sup>e</sup> siècle dans plusieurs chefferies dont celle de Bana.

D) Procès de centralisation politique au XIX<sup>e</sup> siècle

Le chef bamiléké joue un rôle semblable à celui des aînés dans les sociétés lignagères. Il est la clef de voûte d'un circuit de capitalisation des biens et des femmes, et de redistribution. Il n'existe pas de redevances foncières, ni de dîmes sur les récoltes; cependant les richesses sont drainées vers la chefferie à de multiples occasions :

- Réception ou héritage d'un titre, droit d'entrée dans une association, célébration de funérailles, etc... s'accompagnent de cadeaux au chef. Plus généralement, une fréquentation assidue du chef est requise pour être élevé par lui dans la hiérarchie sociale. Cette proximité au chef, qui fonde la promotion sociale des individus, va de pair avec une intensification des échanges. Ceux-ci portent aussi sur les hommes puisqu'un notable n'hésitera pas à donner un de ses fils pour servir le chef. Par ailleurs, des éléments étrangers quitteront leur chefferie d'origine dans l'espoir d'une promotion sociale plus rapide comme serviteurs auprès d'un autre chef.
- Propriétaire foncier, le chef aura seul le droit de "ramasser" les animaux qui divaguent et les objets perdus. Il en est de même des biens des condamnés.
- Par le régime matrimonial du Nkap (1), le chef va concentrer entre ses mains de nombreux droits matrimoniaux qui vont faire de lui

-----  
(1) C. TARDITS expose le principe de ce "mariage avec échange différé" dans son livre : Les Bamiléké de l'Ouest - Cameroun - Paris, 1960, éd. Berger-Levrault, p.20. Le tankap (le père du nkap) qui a donné une fille en mariage sans dot, dispose d'un droit matrimonial sur les filles issues de ce mariage.

le "tankap" le plus important. En échange de chaque femme donnée gratuitement en mariage par le chef, un ou plusieurs enfants mâles retourneront à la chefferie comme serviteurs, et les filles augmenteront le capital matrimonial du chef.

A l'accumulation des biens, des femmes et des serviteurs au siège de la chefferie, correspond une redistribution des richesses par le chef. L'achat de fusils de traite lui incombe s'il veut confirmer son rôle de protecteur. Il doit assumer des frais de réception et de cérémonies, et entretenir par des cadeaux ses relations avec les chefferies voisines. Il n'hésite pas à réjouir sa population en faisant procéder à l'abattage de plusieurs boeufs, par exemple après la réfection par la population des toits de chaume des nombreuses cases de la chefferie. A la fin de leur service, les serviteurs seront installés par le chef avec terre, titre et femme. L'accent est donc mis sur la circulation des biens et des personnes qui fonde et entretient des alliances.

Au XIX<sup>e</sup> siècle des signes extérieurs d'enrichissement vont se manifester dans les chefferies les plus importantes :

- l'importance du trésor : On trouve dans les trésors des chefferies des vêtements pour les danses coutumières (batiks, cagoules perlées, chapeaux à plumes de perroquet), des peaux d'animaux (léopard, loutre, etc...), des objets en bois sculpté (tabourets, trônes, masques), des calabasses perlées, des défenses d'éléphant, des bracelets d'ivoire pour les femmes de chef, des colliers de perles de traite, des statues d'ancêtres recouvertes de cauris, des instruments de musique, etc...

- l'exhibition sur le sommet des collines des trapeaux de boeufs :

seuls les chefs ont le droit d'élever des boeufs ("Hoc"). Les monographies historiques de l'administrateur A. RAYNAUD mentionnant les chefs qui ont introduit l'élevage à Bakassa, Bandoumkassa, Bana et Batcha. Cette nouvelle activité apparaît dans la région de Bana vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, avant le conflit entre Bana et Bandoumkassa. Ce conflit fut d'ailleurs provoqué, selon l'interprétation de l'époque, par l'envie des gens de Bandoumkassa qui empoisonnèrent le sel que Bana donnait à ses boeufs.

- La cooptation des artisans : Bana n'avait qu'un seul forgeron : Nza Punja installé à Kam. Le chef de Bana va faire venir Mbwi Njom, originaire du village Pa (entre Dschang et Batouni), au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et l'installe à Ténche qui devient un quartier de forgerons. La même politique de cooptation d'artisans a été pratiquée par le Chef Djantu de Banunga qui regroupait ses artisans dans une association puissante : Nwéla Nkwa Nu (= association des grands serviteurs - réfléchir - affaires du pays). Banunga eût ainsi quatre familles de forgerons, l'une d'origine bamoun et les trois autres du quartier Lamfén de Bangoulap. En pays bamoun le sultan Njoya illustre parfaitement cette politique favorable à l'extension de l'artisanat. Il est certain que le profondur des généalogies d'artisans et leurs origines géographiques pourraient aboutir à une carte des migrations des artisans révélatrice des principaux pôles d'autorité du XIX<sup>e</sup> siècle.
  
- La puissance militaire : Les armes à feu acquises par le commerce de traite, et reproduites par les forgerons locaux, faisaient partie du trésor de chaque chefferie. C'est grâce à leur force de dissuasion mesurable en fusils de traite que Bakassa et Bandoumkassa purent maintenir leur indépendance vis à vis de Bana, malgré leur petite taille. Il en est de même pour les multiples petites chefferies du Haut-Nkam. Les traditions orales de Bakassa évoquent la politique du Chef Ngwambé qui vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle préféra garder les esclaves comme serviteurs plutôt que de les vendre. Les traditions orales de Bandoumkassa indiquent plus nettement la formation d'une armée : le Chef Nzematchwa la prêta à Banka, vers 1800, contre Baboaté.

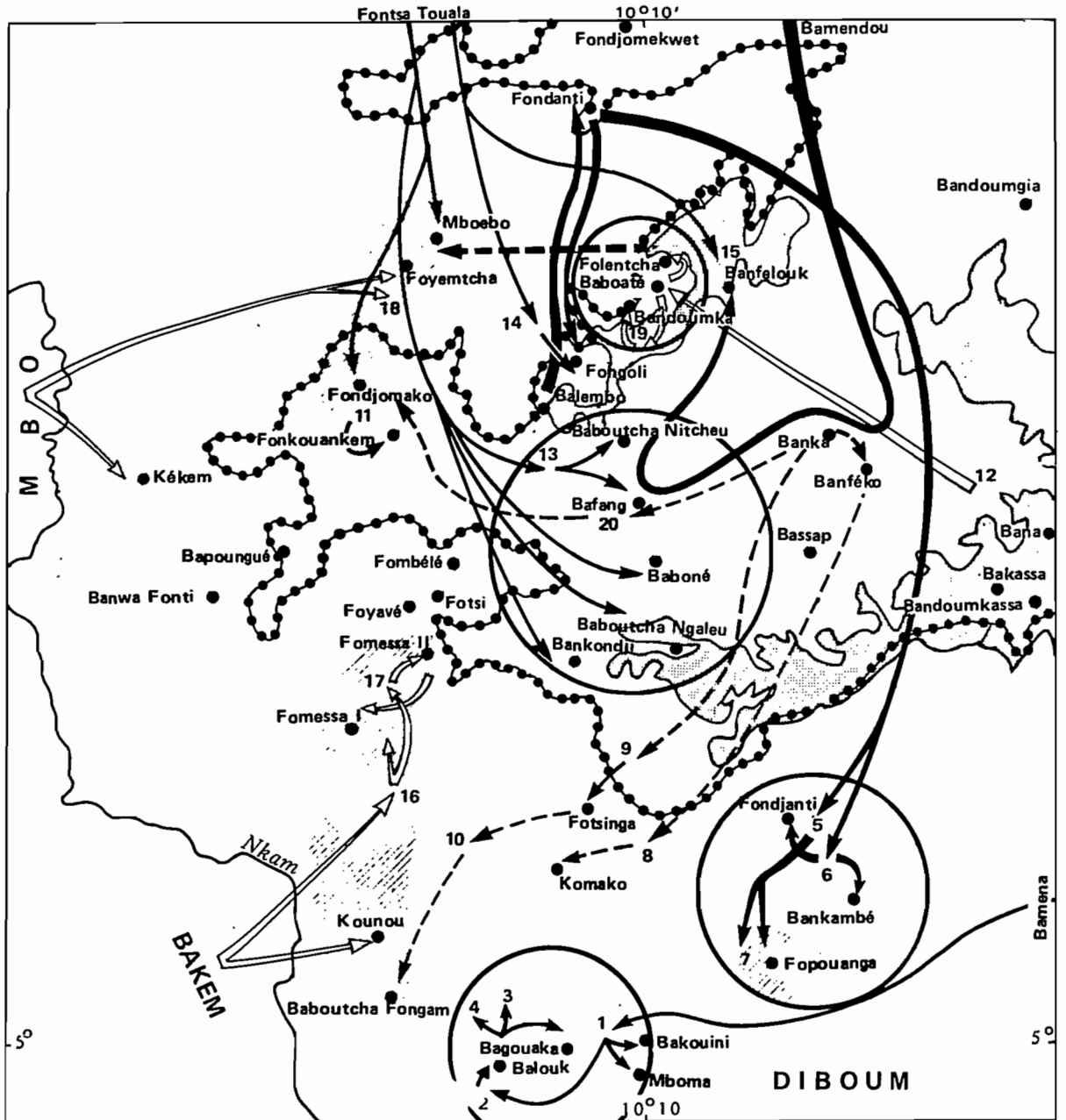
Cette situation économique du XIX<sup>e</sup> siècle va être mise à profit par les chefs pour renforcer leur autorité politique. A l'intérieur de la chefferie, cela va se traduire par un remaniement de l'organisation territoriale : des serviteurs seront nommés chefs de quartier et rivaliseront avec les plus anciens kamve. A l'extérieur, Bana et sa puissante rivale Banka vont entreprendre la conquête des chefferies voisines : Ndumla, Bandoumkassa et Bassap.

A Bana et à Banunga (sous le règne du Chef Djantu) nous retrouvons la même politique administrative qui privilégie les serviteurs au détriment des anciens Kamve et des mfe ntie (chefs conquis). Par ce procès de centralisation politique, les rapports sociaux - notamment ceux qui lient le pouvoir central aux entités dominées - sont profondément modifiés. La dynamique intégrationniste de la chefferie bamiléké où chaque élément conserve une certaine autonomie et est relié au chef par des liens particuliers qui se sont instaurés dans une histoire locale, fait place à une logique du pouvoir central. Celle-ci accentue la relation de dépendance et tend à manifester l'administration territoriale par la nomination de nouveaux éléments sans pouvoir coutumier antérieur et donc dévoués à la cause de celui qui les a promus. Il s'agit bien là de l'amorce d'une structure étatique dont le Royaume Bamoum est le prototype.

E) La politique expansionniste de Bana et de Banka au XIX<sup>e</sup> siècle :

Nous avons vu précédemment que la conquête de Pumbo vers 1750 mettait en contact direct les deux principales chefferies de l'actuel département du Haut-Nkam : Bana et Banka. Cette dernière est fondée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, un peu plus tard que Bana (seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle) dans une vallée largement ouverte au nord-est de Bafang.

Des éléments de Pumbo, réfractaires à la domination de Bana, iront fonder Baoaté. Dans un second temps, les dynasties voisines de Folentcha et de Bandoumka dériveront de ce mouvement migratoire. Banfélouk arrivera au même endroit peu de temps après Baboaté. Toutes ces chefferies s'installent sur une ligne de hauteurs de plus de 1400 mètres d'altitude, au nord-ouest de Banka.



**ORIGINE DES CHEFFERIES BAMILEKE DE LA REGION DE BAFANG (Haut-Nkam)**

source : Monographies historiques de A.RAYNAUD 1937 - 38

échelle : 1 / 200 000



- |              |                 |
|--------------|-----------------|
| 1 - Koka     | 9 - Ndum        |
| 2 - Too      | 10 - Tobia      |
| 3 - Yami     | 11 - Ndjedom    |
| 4 - Pängu    | 12 - Tcha Pumbo |
| 5 - Femafi   | 13 - Zängué     |
| 6 - Ndumtcho | 14 - Landum     |
| 7 - Tchämde  | 15 - Tutchwi    |
| 8 - Djedjo   | 16 - Mamale     |
|              | 17 - Sivi       |
|              | 18 - Mwamekam   |
|              | 19 - Tchinkoa   |
|              | 20 - Fänke      |

- Population d'origine forestière
- 1400 mètres et plus
- Limite septentrionale de la forêt

Dessiné par le Service Cartographique du Centre ORSTOM de Yaoundé

J.C. BARBIER, ORSTOM, 1973

Banka va suivre un développement parallèle à celui de Bana puisqu'il commence par conquérir tous les chefs locaux qui se trouvent dans son aire d'influence : on dénombre par moins de 17 mfe ntie . (chefs conquis) à Banka !

Par ailleurs, les originaires de Banka vont faire preuve de ruse et d'entreprise en fondant de nouvelles dynasties. Ce seront d'abord celles de Banféko, Bangangté et Bangang-Fokam au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Puis dans un second temps, vers 1800, les fondations successives de Fonsinga Komako, et Baboutcha-Fongam, ouvriront une route vers la forêt au profit de Banka. Ces chefferies seront autant de relais pour l'approvisionnement en huile et l'accès aux biens européens. La carte des mouvements migratoires qui ont abouti à la formation des chefferies du Haut-Nkam, indique combien l'occupation de l'espace de la région de Bafang était bien avancée lorsque les originaires de Banka fondèrent des chefferies plus méridionales. Ils durent se glisser entre des groupes déjà installés :

- les chefferies des environs de Bafang (fin XVIII<sup>e</sup> siècle) :  
Baboutcha-Nitcheu, Bafang, Baboné, Baboutcheu-Ngaleu, Bankondji ;
- les populations d'origine Bakem, de Kounou à Fomessa, sans doute installées elles-aussi vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ;
- enfin, les chefferies de la région appelée "Petit-Diboum" (mais dont le peuplement est bamiléké): Balouk, Bagouaka, Mboma, Bakouini, issues d'un même mouvement migratoire en provenance de Bamena. Fondjanti et Bankambé dont l'ancêtre commun vient de Fondanti. Toutes ces chefferies du Petit-Diboum ont pu être fondées aux environs de 1800.

La chefferie de Fonkouankem en limite avec le peuplement Mbo de la région de Kékem revendique elle aussi une origine à Banka.

Au XIX<sup>e</sup> siècle nous assistons aux tentatives expansionnistes des deux plus puissantes chefferies du Haut-Nkam : Banka et Bana. Cette expansion va se faire d'abord au détriment des chefferies plus septentrionales. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Banka va attaquer, au nord-ouest, Baboté, Bandoumka et Banfélouk qui viennent de s'installer ; et au nord-est, la chefferie de Bandoungia à qui Banka réussira à prendre finalement Bakowen. Bana de son côté,

partagera le territoire de Ndumla avec Babouantou et Banka, en se réservant la plus grande part et le siège de la chefferie.

A partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les conflits vont se déplacer vers le sud. Bana repousse Bandoumkassa dans la forêt de Bakotcha ; et Banka, de son côté, attaque Bassap dont les quelques palmeraies annoncent déjà celles du pays dibum.

Les chefferies immédiatement voisines de Bana vont s'opposer à ses ambitions et mettront sur pied des coalitions efficaces. Pour desserrer cet étau Bana entretiendra des alliances avec des chefferies plus éloignées qui, elles, se sentent menacées par Banka. Schématiquement chaque chefferie se trouve cernée par une auréole de chefferies ennemis, lesquelles sont à leur tour encerclées par des alliés de la première chefferie.

Après une première victoire contre Bandoumkassa (milieu du XIX<sup>e</sup> siècle) Bana devra faire face, sous le règne de Monte II à une coalition de tous ses voisins. Il recevra l'aide de Batchingou qui lui donnera 18 fusils de traite, et fera appel à Bandjoun. Une seconde coalition sous Hape I, le père du chef actuel, prendra fin en 1903 avec l'annonce de l'arrivée des Allemands à Dschang. Finalement en 1910, lorsque le chef Njukam de Bandoumkassa verra Bana soutenu par les Allemands (ces derniers construisent un fort militaire à Bana en février 1910), il enverra son fils Mwanyi se faire reconnaître comme mfe ntie (chef conquis).

Banka profitera de ces coalitions pour essayer de conquérir Bassap. Cette chefferie résistera, aidée par Monté II puis Hape I de Bana. Bakassa sympathisera avec Banka et exigera de Bana le versement d'un droit de passage sur son territoire. Il arrivera même que des renforts de Bana durent contourner Bakassa par la forêt de Fonjanti ! Nous voyons là combien les petites chefferies étaient, elles aussi, suffisamment armées pour freiner les ambitions des plus grandes. A un moment où le rapport des forces entre Bana et Banka était en faveur de Bana, Bakassa dût s'exiler à Bankambé à la limite du pays dibum.

Banka bénéficiera aussi du soutien allemand puisque Bassap sera considéré comme un sous-chef de Banka. Cette situation durera jusqu'en 1937, en dehors d'un court intermède où Bassap ~~changea~~ de tuteur : Bana de 1923 à 1930.

Aujourd'hui encore les relations entre les chefferies restent profondément marquées par ces événements du XIX<sup>e</sup> siècle. L'administrateur A. RAYNAUD notait en 1936 que "les gens de Bana furent longtemps boycottés sur les marchés des chefferies voisines ex-ennemis sous la suspicion d'empoisonnement". Les tranchées, profondes de deux mètres, qui coupent les collines de la région de Bana, en maint endroit et qui sont autant de frontières inter-chefferies, témoignent de l'âpreté des luttes territoriales que nous venons d'évoquer brièvement. Des rancunes tenaces subsistent. A l'intérieur même des chefferies certains mfe ntie (chefs conquis) nourrissent toujours des projets d'indépendance devenus utopiques.

En définitive, la région de Bafang, malgré les ambitions de ses deux plus puissantes chefferies, est restée une mosaïque de petites chefferies chacune défendant jalousement son indépendance. Outre la possibilité pour chaque chefferie de s'armer jusqu'aux dents par le commerce des armes à feu et de la poudre, il faut noter l'absence d'un danger extérieur tel que celui qui existait sur la face est du pays bamiléké (les raids bamoun) et qui provoqua la formation de plus grandes chefferies. Le compromis classique entre le besoin de protection et le souci de conserver son indépendance s'est établi, pour la région que nous étudions, au bénéfice du second terme. La formation de coalitions était une réponse suffisante aux dangers éventuels. La pénétration coloniale en imposant un rapport de force nettement déséquilibré et en privilégiant certaines chefferies allait mettre pratiquement fin à ces jeux d'alliances complexes qui régissaient jusqu'alors les rapports inter-chefferies.

**ORSTOM**

**Direction générale :**

**24, rue Bayard, PARIS 8<sup>e</sup>**

**Centre O R S T O M de Yaoundé :**

**B.P. 193 – YAOUNDE**

**République Unie du Cameroun**